

À chaque grande époque de l'histoire culturelle, c'est l'édifice qui s'arrache aux pesanteurs terrestres qui attire les regards de tous, et vers lequel tend la volonté de bâtir propre à cette époque-là, ce qui est à l'opposé de la conception actuelle, tellement étriquée, de l'art de construire. La cathédrale qui domine la vieille ville, la pagode qui s'élève au-dessus des huttes des Indiens, le gigantesque ensemble des temples dans le quadrilatère de la ville chinoise, l'acropole qui domine les modestes maisons d'habitation de la ville antique, tous ces monuments montrent que l'ouvrage le plus éminent, cristallisation de la vision religieuse d'un peuple, est tout à la fois le point de départ et l'aboutissement ultime de toute architecture. Cet ouvrage étend son rayonnement sur tous les édifices alentour, jusqu'à la simple cabane ; son éclat embellit les architectures qui répondent aux besoins pratiques les plus simples. Par sa profondeur et sa force, une conception d'ensemble de l'existence ne façonne pas seulement les édifices majeurs ; de son intensité et de son ardeur dépend le beau à l'échelle la plus modeste. C'est cette conception de l'existence, et elle seule, qui fonde véritablement le sens des proportions que véhicule le travail de l'architecte ; elle qui empêche que s'effacent les frontières entre le grand et le petit, le sacré et le profane ; c'est bien de la disparition de ces frontières que souffre notre temps. À l'époque gothique, c'est la même ferveur qui dressait les cathédrales dans leur stupéfiante hardiesse et garantissait l'imprégnation spirituelle des exigences pratiques et constructives jusque dans les bâtisses les plus simples.

(...)

Pourtant il subsiste certainement une foi. Il n'est pas pensable que des millions d'êtres humains aient à ce point succombé au matérialisme qu'ils mènent une vie tranquille sans s'inquiéter de savoir pourquoi ils sont là. Il faut bien qu'en chacun de nous existe quelque chose qui l'élève au-dessus du temporel, et lui fasse éprouver une communion avec ceux qui l'entourent, avec sa nation, avec l'humanité et le monde entier. En quel recoin ce reliquat est-il enfoui ? S'est-il dilué lui aussi, ou quelque chose de nouveau est-il présent en chaque homme, qui attend sa résurrection, sa transfiguration rayonnante et sa cristallisation dans de majestueux édifices ? Sans religion, il n'est pas de véritable culture, et pas d'art. Et nous devrions, partagés en des courants parcellaires, continuer de végéter sans tenter d'avoir accès à la vraie beauté de la vie ?

Il y a une notion à laquelle adhèrent riches et pauvres, et dont on perçoit partout l'écho, une notion qui, pour ainsi dire, annonce un christianisme d'une forme nouvelle : l'idée sociale. Le sentiment de devoir contribuer, à sa manière, au bien-être de l'humanité, de devoir lutter pour le salut de son âme, pour soi-même et donc aussi pour d'autres, et de devoir se sentir solidaire de tous les hommes, ce sentiment vit, ou du moins sommeille en chacun de nous. Le socialisme, au sens apolitique ou supra politique, entendu non pas comme une forme de domination, mais comme la simple relation des hommes les uns avec les autres, enjambe l'abîme qui sépare les classes et les nations, et relie les hommes entre eux. Si, aujourd'hui, quelque chose peut couronner la ville, c'est bien l'expression de cette idée.